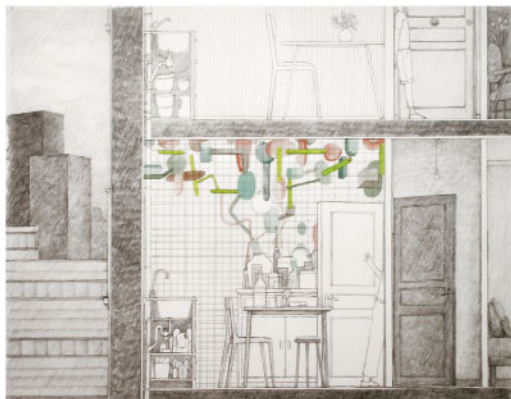
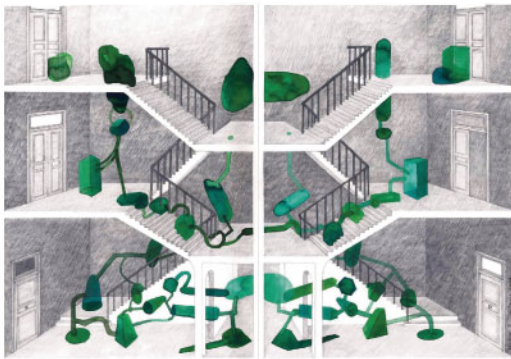


# Stéphanie NAVA

## LIEUX SANS RECOURS

EXPOSITION DU 15 OCTOBRE AU  
 SAMEDI 26 NOVEMBRE 2011  
 NOCTURNE JUSQU'À 22H00 LE JEUDI 20 OCTOBRE



Pavillon Ludwig (détail) | Technique mixte | 2011 | 150 x 100 x 75 cm

De la série Luftgebäude | encre et crayon sur papier | 2011 | 56 x 41cm

De la série Luftgebäude | encre et crayon sur papier | 2011 | 56 x 41cm

Stéphanie Nava est née en 1973. Après des études aux Beaux-Arts de Valence, elle expose son travail régulièrement en France et à l'étranger en galerie et avec des institutions comme l'IAC, Villeurbanne; Le Magasin, Grenoble; Galleria Neon, Bologne; CAC, Málaga; INOVA, Milwaukee, Kunstverein Tiergarten, Berlin, le Musée, Sérignan, La Box, Bourges... Lauréate de la bourse Villa Médicis Hors les Murs en 2005, elle part pour une période de recherche à Londres où elle élabore sur plusieurs années l'ambitieux projet *Considering a Plot (Dig for Victory)* montré en 2008 au Centre d'Art Contemporain de la Ferme du Buisson de Noisiel puis à Viarini DOCVA, Milan et en 2009 au Centre d'Art Passerelle de Brest. Une nouvelle version augmentée de cette vaste installation est actuellement exposée au Musée d'Art Contemporain de Detroit.

Elle travaille aujourd'hui entre Paris et Marseille et est représentée en Italie par la Galerie Riccardo Crespi de Milan qui lui a consacré deux expositions personnelles, *Recouvrements Successifs*, en 2007 et *L'ombre de l'autre rive* en 2010.

Son travail s'articule autour de la pratique du dessin, colonne vertébrale hybridée d'installations, de photographies ou vidéos. S'y déploient figures, lieux, objets et situations dans l'exploration de systèmes de relations au sein de multiples territoires.

Elle propose pour cette exposition un ensemble d'œuvres récentes et inédites regroupées autour de préoccupations qui habitent son travail depuis quelques années: le souci de la communauté, des espaces construits, l'importance de l'organisation des espaces dans l'organicité des relations ou comment, finalement, les corps et les postures s'organisent autour d'objets, de lieux et de dispositifs qui les accueillent.

### Lieux sans recours

~

*"Et dans cette tête, comment est-ce que les choses se passent ? Eh bien, les choses viennent se loger en elle. Elles y entrent – et ça, je suis bien sûr que les choses entrent dans ma tête quand je regarde, puisque le soleil, quand il est trop fort et m'éblouit, va déchirer jusqu'au fond de mon cerveau –, et pourtant ces choses qui entrent dans ma tête demeurent bien à l'extérieur, puisque je les vois devant moi et que, pour les rejoindre, je dois m'avancer à mon tour."*

Michel Foucault, *Le corps utopique*, conférence radiophonique

*"C'est comme ça qu'en fin de compte, toutes ces têtes folles et philosophiques ont fini par éclater: parce qu'elles ne pouvaient pas jeter assez vite par la fenêtre tous les trésors de leur esprit. Finalement, dans ces têtes, des trésors naissent constamment et vraiment sans relâche, beaucoup plus impitoyablement vite qu'ils ne peuvent être jetés par la fenêtre (de leurs têtes), et un beau jour, ces têtes éclatent et c'est la mort. C'est comme ça qu'un beau jour la tête de Paul a éclaté et qu'il était mort."*

Thomas Bernhard, *Le neveu de Wittgenstein*

*"Et les membres épars des mauvais interprètes"*

*Ne laissent dans ces murs que des bouches muettes."*

Cornelle, *Cédipe*, I, 4

~

(Alors, disons qu'il y aura des pièces: soit des têtes et des lieux.)

Une exposition regroupant des objets épars qui, unis dans leur juxtaposition, entrent en résonance. Ici, beaucoup d'histoires de lieux: des lieux construits et à construire, à investir ou à protéger, des lieux habités. Donc organisés. De ces organisations, certaines pièces tenteront de mettre à jour les charnières, de rendre intelligibles les rouages.

Dans les dessins de la série *Luftgebäude* apparaissent des formes organiques, bulles de différentes couleurs qui contribuent à peupler divers espaces, domestiques et architecturaux pour la plupart. En allemand, *Luftgebäude* signifie *élocubration* et, littéralement, *construction d'air*. Par essence insaisissables, les assemblages de bulles font partie du monde des élocubrations, pensées et digressions. Phrases révélées, mises à jour et soudainement exposées à nos yeux, elles sont les traces de mécaniques invisibles qui organisent notre rapport au monde. Présentes mais sans matérialité, elles se manifestent par le dépôt translucide de l'encre sur le papier.

L'ensemble des œuvres présentées ici se rapporte de près ou de loin à la question du commun entendu au sens de communauté, de partagé. Selon Littré: *"commun dérive de l'ancien latin comoinis, de cum: avec et minus: mur. Moins que l'on retrouve dans le terme "guerrier" munir (qui a donné munitions); de munire: pourvoir, fortifier; d'un radical moi qui appartient à la langue de l'ancienne Italie: moenia: muraille; moinico: commun, public (...). La racine de moenia et munire, est le sanscrit mû: lier."* Il en ira donc aussi de murs et de liens.

La cité blanche et moderniste de *Lieu commun (fondazione e legatura)* s'élève sur une base primitive de planches en bois brut. Des pilotis instables en forment les fondations d'apparence précaire. Une bande de caoutchouc ceinture les bâtiments, maintenant la cohésion de l'ensemble bien que l'éventualité de la rupture du lien fabrique une certaine tension. Sanglée de la sorte, la ville fait bloc, mais se trouve par conséquence privée de ses lieux publics, rues et places, lieux partagés, ainsi que de points d'accès, d'ouvertures sur l'extérieur. Une ville donc, espace commun, mais contrainte dans ses murs, isolée et au bord de la rupture.

Une autre ville blanche est celle planifiée par l'architecte sécessionniste Otto Wagner sur une colline surplombant Vienne. Cet ensemble de bâtiments regroupe le Steinhof et le Baumgartenhöhe, aujourd'hui l'hôpital Otto Wagner. C'est dans le pavillon dénommé Hermann, où étaient traitées les affections pulmonaires que Thomas Bernhard passa de longues semaines et dans le pavillon Ludwig que son ami Paul Wittgenstein fût interné à de nombreuses reprises pour sa folie. L'un malade du souffle et l'autre de la raison, Bernhard narre leur amitié dans *Le neveu de Wittgenstein*. En parenté avec ce récit, *Pavillon Ludwig* combine différents éléments organisés en strates. Au sol, se déploie un enchevêtrement de branches calcinées au milieu desquelles se trouve tapi un petit module de laiton compressant une bulle de caoutchouc. De cette simili-forêt, émerge un premier plateau portant le plan du complexe hospitalier dessiné par Otto Wagner, dont les chemins forment de gracieuses volutes entre les pavillons. Le niveau suivant est une surface noire, réfléchissante tout autant que close, point intermédiaire avant le dernier plateau, blanc, où affleure en léger relief le plan du rez-de-chaussée de la maison que Ludwig Wittgenstein dessina pour sa sœur à Vienne. Du sauvage à la géométrie, de l'ornement à la rigueur, de la folie à la raison, une construction protéiforme qui s'avance, hybride, chimère entre végétal et construit.

Il y aura enfin des ponctuations autour de questions territoriales et de sol, de montagne, de fleuve et de vallée, de fondations et de parcelles, de frontières et d'échafaudages, d'immobile et de mobilier.

Au fond, comment échafauder son *chez-soi* dans un double sens: *creuser en partant du haut, bâtir en remontant du bas*.

Stéphanie Nava, septembre 2011